

REVUE DE PRESSE
Quand un animal te regarde
Jade et Cyril, Cie Singe debout

Télérama Sortir - Françoise Sabatier-Morel

Télérama¹

Sortir

RESTOS & GASTRONOMIE ARTS & EXPOSITIONS THÉÂTRE & SPECTACLES



Théâtre

Quand un animal te regarde

Que savons-nous de l'animal ? De son silence, de son regard ? La compagnie du Singe debout propose d'en explorer l'univers et de réfléchir au statut de l'animal et au lien complexe qui l'unit à l'homme. Librement adapté des écrits de la philosophe Elisabeth de Fontenay, ce parcours aux multiples formes scéniques conjugue dessins sur le sable, ombres chinoises, jeu théâtral et d'objets, chorégraphie, métamorphoses animales et partition musicale. Une création signée Jade Duviquet, auteure-metteuse en scène, et Cyril Casmèze, impressionnant acrobate zoomorphe, qui poursuivent leur travail de recherche artistique, scientifique et philosophique sur la question animale. A découvrir.

Profession Spectacle - Pierre Monastier 26 mai 2016

Librement inspirée d'un ouvrage philosophique, *Quand un animal te regarde*, la dernière création de la compagnie du Singe Debout nous interroge jusqu'aux racines de notre relation à l'animalité.

Il est inscrit dans les gènes de la compagnie fondée par Jade Duviquet et Cyril Casmèze d'interroger l'animalité, l'évolution de l'humanité et le rapport intime qui existe entre les différentes espèces. De même qu'ils ouvrent leur nouveau spectacle par un récit mythologique incluant la nomination de chaque être animal, de même le nom choisi pour leur compagnie intègre l'ambiguïté d'une question sans cesse remise sur la scène, renouvelée par une créativité jamais démentie.

Un parcours kaléidoscopique réussi

Quand un animal te regarde est le titre d'un livre de la philosophe Elisabeth de Fontenay, dont le metteur en scène Jade Duviquet s'est inspiré en reprenant certains extraits pour bâtir son spectacle original autour de la relation entre l'homme et les animaux, sauvages ou domestiques. La communion originelle - inscrite dans nombre de nos récits ancestraux, à commencer par le plus proche de nous, la Bible - laisse progressivement la place aux différents rapports que nous observons encore aujourd'hui : l'adulation, l'appropriation, la vénération, la domination, le sadisme, l'exploitation...

Sur scène, quatre artistes conjuguent leurs efforts et leurs arts pour nous faire toucher des sens les situations décrites. Un parcours kaléidoscopique qui mobilise autant notre écoute que notre ouïe. Les dessins ensablés du talentueux plasticien David Myriam trouvent un bel écho dans les compositions sonores d'Aurélien Bianco. Au centre du plateau, l'homme et la femme, tantôt êtres humains, tantôt animaux, enchaînent les différentes

chorégraphies signées par Cyril Casmèze. Si l'ensemble manque parfois de rythme et n'échappe pas aux répétitions d'effets, les comédiens Matthieu Lemeunier et Sandra Abouav réussissent à nous entraîner dans leurs ébats pétris de complicité ou de rivalité.

Une théâtralité de la terre universelle

Nous sommes d'autant plus saisis lors de ce voyage que l'aspect ritualiste touche à l'universel, entre incantations traditionnelles et ambiance chamanique. Telle est la réussite principale de ce spectacle : le lien à la terre, à la chair, aux corps en mouvement...

Les dessins de sable soulignent certes la finitude de toutes choses, mais ils symbolisent encore ce qu'il y a de plus petit parmi les éléments de notre monde : le grain de sable. Nous sommes dans l'infiniment concret, dans ce qu'il y a de plus petitement commun, dans ce qui nous est le plus commun, à nous êtres vivants. La palette des objets employés par le musicien complète, par son ampleur, cette approche : la pierre, la peau ou même un simple tuyau ; la matière même de chaque objet contient son langage sonore et son ambiance. La création lumière, œuvre de Vincent Tudoce, couronne tout en finesse cette mise en scène réussie.

Une marmite culturelle discutable

La traduction scénique, parce qu'elle épouse la terre, de sa création à l'espérance d'une réconciliation, produit un souffle véritablement théâtral. Celui-ci est néanmoins entravé par moments, surtout dans la première partie du spectacle, par les références philosophiques superficielles distillées çà et là, qui n'apportent rien à l'ensemble. Les clin d'œil à Épiméthée--Prométhée, Descartes ou - mais c'est moins explicite - Lacan sont incompréhensibles pour les enfants et inutiles pour les adultes.

Puisque Jade Duviquet nous invite sur le terrain du sens, ne boudons pas le plaisir ! Ces références sont des lectures culturelles discutables, qui nous sont présentées comme universelles. Plus généralement, tout ce qui relève de l'ordre du langage est assez malvenu : Jade Duviquet et Cyril Casmèze se perdent en voulant donner verbalement un sens que le corps aurait su exprimer avec plus d'acuité par lui-même. S'il contient indéniablement de nombreuses qualités, leur spectacle manque finalement d'un peu d'audace. Au lieu de cette marmite culturelle, nous aurions préféré qu'ils osent davantage en épousant jusqu'au bout la dimension terrienne, charnelle, de leur mise en scène.

Attente de l'effondrement pour un nouvel enfantement

La dernière partie est à ce titre une réussite, grâce à un double glissement : l'homme se sépare de l'animal lorsqu'il se pose - lui et sa pensée - comme fondement de son être. Parce qu'il a banni les dieux de l'harmonie originelle, il ne peut envisager sainement son rapport aux autres êtres vivants. Le fait que l'animal ne pense pas lui retire de facto une existence propre : ce qui distinguait alors les dieux, les hommes et les animaux devient séparation pure. Sandra Abouav se transforme sous nos yeux en automate, se déclarant « *comme maître et possesseur de la nature* » (Descartes). L'inutile référence au philosophe français, annoncée verbalement plus tôt, trouve ici une mise en chair bien sentie, qui sauve théâtralement le propos.

Cet état autoproclamé justifie dès lors toutes les exploitations ultérieures, amplifiées par la révolution industrielle et le libéralisme sans entraves qui s'en sont ensuivis. Jade Duviquet évite à juste titre de théoriser ce processus par le langage, cédant ici toute la place - avec originalité - aux artistes : David Myriam transforme l'être--vache en rouages de production, tandis que les bruitages d'Aurélien Bianco nous étouffent efficacement. Le spectateur ne réfléchit plus face à l'horreur esquissée peu à peu ; il la vit et la ressent dans l'acte artistique.

Les comédiens épuisent jusqu'à l'inhumanité la logique utilitariste qui prédomine notre époque. Dans cet effondrement, les masques tombent ; la mort n'est plus une fin. Elle ouvre à un nouveau face à face, à la possibilité d'un rapport renouvelé, à l'attente d'un enfantement. Autant de dimensions que ce spectacle a su traduire dans sa dramaturgie originale.

<http://www.profession-spectacle.com/questionner-letre-humain-jusqua-lanimalite>

Cristina Agosti Gherban - A.D.E.M. 27 mai 2016

Quel plaisir de voir réunis, dans un même spectacle, plusieurs arts, sans que l'un soit plus important que l'autre. C'est le cas de ce magnifique spectacle dans lequel danseurs--comédiens, musicien et peintre sur sable interagissent, s'appuyant les uns sur les autres pour se compléter.

Pour commencer le voyage, le plasticien dessine sur scène, sur du sable, des tableaux qui sont projetés. Il réussit à créer des merveilleuses ambiances, qui nous font presque oublier que ce ne sont que des dessins. Quelquefois il intègre à son dessin l'un des comédiens, posté devant l'écran.

Les comédiens--danseurs nous promènent d'animal en animal, à travers les époques. Ils ont une grande plasticité et devant nos yeux éblouis apparaissent vaches, chiens et autres animaux, dont il faut citer un magnifique combat de cerfs.

En ce qui concerne la musique, le musicien joue de toutes sortes d'instruments (appeaux, petites percussions, objets et instruments bricolés) ainsi que de la clarinette et de sa voix avec une grande variété sonore et rythmique. La « partition sonore » interagit parfaitement avec le déroulement du scénario, s'en inspire, mais aussi inspire, par son rythme, certaines séquences de la création plastique.

Des moments poétiques alternent avec quelques moments drôles, comme celui d'un procès moyenâgeux.

La compagnie du Singe Debout offre ainsi un nouveau volet de son travail sur l'animalité, dans ce spectacle qui traite des rapports de l'homme à l'animal, d'où nous sortons émerveillés.

Edith Rappoport - Journal de bord d'une accro le 27 mai 2016

Au jardin un plasticien dessine dans le sable sur une table de verre des figures animales primitives retransmises sur grand écran en fond de scène. À la cour, un musicien bruiteur avec de drôles d'instruments rythme le spectacle de ses compositions ironiques, sur le plateau, des jouets d'enfants. On entend des cris d'animaux de la jungle, barrissements, rugissements, il y a un homme chien plus vrai que nature qui gambade. On fait le procès de Chouquette dans une salle d'audience dessinée sur le sable, retransmis sur écran. « Pour faire le chien, tu n'as qu'à être chien ! » Et malgré l'absence de Cyril, son alter ego **Matthieu Lemeunier** accompagné par le dessinateur et le musicien font merveille pour évoquer d'abord l'âge d'or de l'homme en harmonie avec les dieux et les animaux, puis l'animal machine de Descartes, enfin le rêve impossible de réunification de notre époque. C'est un étrange voyage avec l'animal, face à face avec l'homme.

<https://journaldebordduneaccro.wordpress.com>